



HAL
open science

Voyage

Stéphane Bikialo

► **To cite this version:**

Stéphane Bikialo. Voyage. Michel Bertrand. Dictionnaire Claude Simon, Champion, p. 1119-1121., 2013, 978-2-7453-2649-2. hal-02510632

HAL Id: hal-02510632

<https://hal.science/hal-02510632>

Submitted on 17 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VOYAGE

Claude Simon fera ses premiers voyages par procuration, à travers ces cartes postales envoyées par son père à sa mère en 1908-1909, évoquées dans *Histoire* (1967) et reproduites dans DU (1999) puis en couverture de la réédition du roman en collection « Double » chez Minuit, ainsi que dans *Une vie à écrire* de M. Calle-Gruber (2011, cahier 1, p. 3-5) ; ces « fragments, écailles, arrachées à la surface de la vaste terre : lucarnes rectangulaires où s'encadraient tour à tour des tempêtes figées, de luxuriantes végétations, des déserts, des multitudes faméliques, des chameaux, ou des indigènes à peine nubiles aux poitrines nues, déguisées en porteuses d'eau ou en joueuses de tambourin » (*Histoire*, p. 19) forment un voyage sommaire (photographie, date, lieu, signataire), ne livrant que les traces d'un parcours, une découverte du père et du monde par un biais, une représentation.

Mais ces cartes postales sont également le premier signe que le voyage chez Claude Simon est un générateur, un déclencheur d'écriture. Les cartes postales servent de stimuli, s'animent, deviennent embrayeurs de fiction narrative dans *Histoire*, où la prolifération de la description se substitue au laconisme du père. Et de fait, dans l'œuvre simonienne, les voyages décrits ou évoqués sont assez nombreux et sont à l'origine d'un certain nombre de textes, qu'on peut lire en partie comme des récits de voyage : *La Corde raide* (1947) reprend des éléments du voyage en Europe de 1937 (voir Calle-Gruber, 2011, p. 91-111), dont on trouve des traces dans le chapitre VI de *L'Acacia* (1989) ; *Le Palace* (1962) prend appui sur un voyage à Barcelone en 1937 et un des « déclencheurs d'écriture » (Calle-Gruber, 2011, p. 289) de *La Bataille de Pharsale* (1969) est notamment un voyage à Farsala en 1967 ; *L'Invitation* (1987) se présente comme la version simonienne de ces « voyages en URSS », que l'écrivain présente ainsi : « en feuilletant mes papiers, je suis tombé sur de petites notes que j'avais prises au cours de ce voyage en Union soviétique et j'ai commencé à essayer de les rédiger un peu plus proprement » (Simon, 2006, p. LXVII) ; *Album d'un amateur* (1988) mêle texte et photographies et « accueille les déplacements de l'écrivain : les traces des personnages et des choses vues ; les souvenirs de ses voyages (l'Inde, le Japon, l'URSS, Stockholm : les prises depuis la chambre d'hôtel le matin de la cérémonie de remise du prix Nobel) » (Calle-Gruber, 2011, p. 382) ; le prière d'insérer de *Jardin des Plantes* (1997) indique que « le livre, lui, amalgame les fragments épars d'une vie d'homme au long de ce siècle et aux quatre coins du monde » s'ouvre par l'évocation d'un des nombreux voyages effectués par Claude Simon en tant qu'auteur invité – en particulier après le Prix Nobel ; *Archipel et nord* (2009) reprend un texte paru lors d'un voyage en Finlande en 1974, et Calle-Gruber (2011, p. 413) donne à lire des impressions inédites rédigées lors d'un voyage en Egypte en 1990. De ces voyages thématiques, on retiendra la mise en avant du mouvement, du déplacement mais aussi la rencontre avec l'hétérogénéité, la mixité (linguistique, sociale) comme le montre *Le Tramway* ((2001, p. 29) où le moyen de transport collectif apparaît comme le « point de rencontre des différentes sphères sociales » (Nitsch, 2004, p. 35).

Si le voyage fonctionne comme matériau, voire déclencheur d'écriture, il sera – à partir de 1967 notamment, et l'obtention du prix Médicis pour *Histoire* – très vite considéré comme un temps et un espace d'alternance par rapport à l'écriture, l'auteur accumulant les conférences à l'étranger à la suite de chaque parution, dans un rythme effréné en contraste avec la « vie méthodique » de l'écriture (voir article « Écriture »). Ainsi, dès la remise du manuscrit de *L'Acacia*, il fait se succéder les conférences en Tunisie (mars 1989), à Londres (mai), à Munich (mai), à Bologne (octobre) puis au Japon (novembre) (Calle-Gruber, 2011 : 395-397). Ces voyages ont un objectif, une destination, une durée précise, ils interviennent dans des cadres institutionnels, où Claude Simon est invité, en « représentation » (Viart, 2000). Au voyage orienté, linéaire, on voudrait opposer le transport ou le déplacement fait d'errance, de nomadisme. S'il y a une écriture du voyage chez Claude Simon, elle relève le

plus souvent d'une écriture nomade comme l'a montré Dominique Viart : « Nomade dans son agencement, nomade dans ses enchaînements, nomade dans sa disposition formelle et textuelle, nomade dans ses articulations thématiques ; nomade, au sens le plus deleuzien cette fois, en ce qu'elle décode les discours convenus, les comportements sociaux, les idéologies de masse et les affaires de famille. Et nomade surtout dans sa syntaxe même et dans sa figuralité, dans ses "tropismes". (2006, p. 29). Ce nomadisme dans tous ses états renvoie à l'emploi du mot « transport » par Simon, dans *Album d'un amateur* : « Certains plans de ville aux signalisations incompréhensibles en donnent une image. J'ai aussi comparé ce travail à celui d'un explorateur avançant errant dans un pays inconnu et s'efforçant d'en dresser la carte. La suite, les combinaisons "précaires" de ces images constitue en elle-même une métaphore de ce périple de métaphores. [...] Transport dans l'espace, dans le temps – transport de sens aussi. » (1988, p. 18).

Du voyage au transport, le mot devient une métaphore possible de l'écriture, qui chemine d'errance en égarement et de révolution en ressassement. La préface d'*Orion aveugle* est exemplaire de cette métaphore spatiale comme en témoignent les termes « sentiers », « chemin », « voyageur » : « Et voici que ce sentier ouvert par Orion aveugle me semble maintenant devoir se continuer quelque part. Parce qu'il est bien différent du chemin que suit habituellement le romancier et qui partant d'un "commencement" aboutit à une "fin". Le mien, il tourne et retourne sur lui-même, comme peut le faire un voyageur égaré dans une forêt, revenant sur ses pas, repartant, trompé (ou guidé ?) par la ressemblance de certains lieux pourtant différents et qu'il croit reconnaître, ou, au contraire, les différents aspects du même lieu, son trajet se recoupant fréquemment, repassant par des places déjà traversées, [...] et il peut même arriver qu'à la "fin" on se retrouve au même endroit qu'au "commencement". Aussi ne peut-il y avoir d'autre Terme que l'épuisement du voyageur explorant ce paysage inépuisable. », préface qu'il poursuit vingt-cinq ans plus tard à la fin du *Discours de Stockholm* : « Aussi ne peut-il y avoir d'autre terme que l'épuisement du voyageur explorant ce paysage inépuisable, contemplant la carte approximative qu'il en a dressée et à demi rassuré seulement d'avoir obéi de son mieux dans sa marche à certains élans, certaines pulsions. [...] A sa recherche, l'écrivain progresse laborieusement, tâtonne en aveugle, s'engage dans des impasses, s'embourbe, repart – et, si l'on veut à tout prix tirer un enseignement de sa démarche, on dira que nous avançons toujours sur des sables mouvants » (1986/2006, p. 902). La « dynamique interne » de l'écriture (voir article « Écriture ») et la dynamique externe du voyage se conjoignent dans ce mouvement spatial où l'errance – Longuet parle d'« errance sophistiquée » (1995, p. 81) au sujet de la phrase simonienne –, les détours l'emportent sur le déplacement rectiligne. Les « tracés sinueux » dessinés par Claude Simon dans la préface d'*Orion aveugle* et dans *Album d'un amateur*, de même que les schémas représentant la structure de plusieurs romans dans « La fiction mot à mot » (1975) illustrent bien ce voyage erratique de l'écriture (voir article « Dessins »).

« L'écriture est [...] proprement interminable » (Simon 1977, p. 41). Le voyage (métaphorique ou non) a ceci de caractéristique chez Simon qu'il est mouvement, déplacement, transport. Il est sécant, non borné, comme cette errance des femmes dans le premier chapitre de *L'Acacia* où le chiasme et le passage de l'emploi intransitif à l'emploi transitif du verbe montre bien le caractère interminable du deuil qu'inaugure la trouvaille de la tombe : « Et à la fin elle trouva. Ou plutôt elle trouva une fin – ou du moins quelque chose qu'elle pouvait considérer (ou que son épuisement, le degré de fatigue qu'elle avait atteint, lui commandait de considérer) comme pouvant mettre fin... » (*L'Acacia*, p. 24) ; comme cette formule de *La Bataille de Pharsale* (1969, p. 40) qui pourrait être l'emblème du voyage et du mouvement de l'écriture dans l'œuvre de Claude Simon : « tu as raison ça ne mène à rien on va revenir d'où on était partis peut-être que cette fois on ».

Stéphane Bikialo, « Voyage », dans *Dictionnaire Claude Simon*, Champion, 2013, p. 1119-1121.

Bibliographie : Claude Simon, *La Corde raide*, Paris, Sagittaire, 1947 ; *Le Palace*, Paris, Minuit, 1962 ; *Histoire*, Paris, Minuit, 1967 ; *La Bataille de Pharsale*, Paris, Minuit, 1969 ; *Orion aveugle*, Genève, Skira, 1971 ; « La fiction mot à mot », in *Nouveau Roman : hier, aujourd'hui*, t. 2, *Pratiques*, UGE, coll. « 10/18 », 1972 ; « Un homme traversé par le travail », *La Nouvelle critique*, n° 105, 1977 ; *Discours de Stockholm*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2006, [1986] ; *L'Invitation*, Paris, Minuit, 1987 ; *Album d'un amateur*, éditions Rommerskirchen, 1988 ; *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989 ; *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006 ; *Archipel et Nord*, Paris, Minuit, 2009 ;

Mireille Calle-Grüber, *Claude Simon. Une vie à écrire*, Paris, Seuil, 2011. Jean-Yves Laurichesse, « Aux quatre coins du monde. Le Jardin des Plantes comme album d'un voyageur », in *Cahiers de l'Université de Perpignan* n° 30 (dir. J.-Y. Laurichesse), Perpignan, PU Perpignan, 2000, p. 117-134 ; (études réunies par), *Claude Simon : Allées et venues, Cahiers de l'Université de Perpignan* n°34, Perpignan, PU Perpignan, 2004. Patrice Longuet, *Lire Claude Simon. La polyphonie du monde*, Paris, Minuit, 1995. Wolfram Nitsch, « La ligne des espaces autres : le tramway, véhicule de l'imagination moderne », in *Claude Simon : Allées et venues, Cahiers de l'Université de Perpignan* n°34 études réunies par J.-Y. Laurichesse), Perpignan, PU Perpignan, 2004, p. 23-40 ; et Irène Albers (dir.) *Transports : les métaphores de Claude Simon*, Peter Lang, 2006. Dominique Viart, « Portrait de l'artiste en écrivain. Le Jardin des Plantes de Claude Simon », in *Cahiers de l'Université de Perpignan* n° 30 (dir. J.-Y. Laurichesse), Perpignan, PU Perpignan, 2000 ; « Une écriture nomade. La puissance critique de la métaphore simonienne », dans *Transports : les métaphores de Claude Simon*, 2006, p. 13-29 ;

Voir : Carrefours ; Ecriture ; Itinéraires ; Métaphores ; Transits.

Stéphane Bikialo